

Dictée du lundi 27 mai 2024

« Le patriotisme enthousiaste »

- Difficulté particulière du texte : l'accord des part passés suivis d'un infinitif.
3 étapes nécessaires :
1 : voir l'emploi avec l'auxiliaire avoir
2 : chercher le COD
3 : voir si le COD du verbe fait l'action du verbe à l'infinitif. Si oui, on accorde le p.passé (sauf « fait » qui reste invariable et « laissé » qui tolère l'accord ou non)
EX : Ces vieux rockers, je les ai entendu chanter bien souvent.
Cod de ai entendu = fait l'action de chanter
→ je les ai entendus chanter

- Deuxième difficulté : la conjugaison des verbes en **-soudre** et **-indre** qui perdent le « d » au cours de la conjugaison.
EX : je résou**us**, il résou**ut**, tu crai**ns**, il crai**nt**, **MAIS** je cou**ds**,

- Rappels :
 - « **leur** » devant un nom est adj possessif, il s'accorde avec le nom, il est pluriel de « sa » ou « son ». Le sens de la phrase importe pour accorder, parfois, plusieurs possibilités existent.
 - « **ni ... ni** » imposerait un accord du verbe au sing. En fait, un accord au pluriel est permis. Idem avec « ou »**EX** : Ni ma femme, ni moi n'**avons** vu cela / n'**a** vu cela
Jean **ou** son frère viendra / viendront chercher les œufs.

TEXTE : « Le patriotisme enthousiaste »

La plupart des hommes sont capables des actes de courage que réclame une impérieuse **nécessité** : on **les** a **vus** marcher au secours de leur pays quand les circonstances l'ont exigé ; mais s'**ils** sont inspirés par l'**enthousiasme** de leur patrie (**sing préférable au sens**), de quels beaux mouvements ne se sentent-ils pas saisis ? Le sol qui **les** a **vus** naître, la terre de leurs aïeux, la mer qui baigne les rochers, les longs souvenirs qui se sont succédé (succédé à qui ? → **COInd**) dans leur mémoire, tout se soulève autour d'eux et se résout dans un même élan vers le combat : leur âme est tout(e) ardeur et tout amour. Dieu l'a donnée, cette patrie, aux hommes qui se sont juré (juré à qui ? → **coind**) de la défendre, aux femmes qui, pour elle (= la patrie), se sont imposé les sacrifices (**COD après**) les plus pénibles sans jamais se laisser abattre par les dangers menaçant (**part.présent → invariable; mettre l'exp au féminin**) leurs frères, leurs époux, leurs fils.

Au souvenir des périls qu'a courus le pays (**COD qu' = périls, placé avant**), en présence de ceux qui sont près de l'atteindre, un émoi et une fièvre intérieure (ou intérieurs) hâtent le cours du sang dans les veines : chaque effort, dans une telle lutte, procède du **recueillement** le plus profond. **L'on n'aperçoit** (**négation complète ne...que, ne...plus, ne...jamais ; mttre à une autre pers de conj :.EX , je n'aperçois**) d'abord sur le visage de ces généreux citoyens que du calme : la dignité de leur(s) émotion(s) s'**accommoderait** mal de l'**exubérance** ou de la violence ; mais dès que la sonnerie du clairon s'est fait entendre, on les a **vus** bouillir d'une noble impatience, leurs regards jadis si doux, si prêts à le redevenir à l'aspect du malheur, se sont enflammés (**le pluriel du verbe impose le pluriel pour « leurs regards**) d'une volonté sainte et terrible. Ni la bataille ni le sang ne les a (ont) fait frémir, car nul regret, nulle incertitude ne se mêle(nt) plus aux résolutions les plus désespérées même (= **aussi ;adv invariable**) ; et quand les hommes sont tout entiers dans ce qu'ils veulent, ils jouissent admirablement de l'existence, enflammés qu'ils sont par cette noble ardeur qu'on appelle (il n'y a, ici, pas de négation → j'appelle et non « je n'appelle) l'enthousiasme et qui réunit plus que tout autre toutes les forces de l'âme dans le même foyer.

D'après Madame de STAËL

FICHE ORTHO : TOUT adverbe

Tout est le seul véritable adverbe qui ne soit pas toujours invariable.

1. **Tout**, qui signifie tout à fait, entièrement, est invariable au masculin et devant les adjectifs féminins commençant par une voyelle ou par un *h* muet :

*EX : Ils sont **tout nus**. Elle a mangé la tarte **tout entière**. Elles sont **tout hésitantes**.*

Mais Il varie en genre et en nombre devant les adjectifs féminins commençant par une consonne ou un *h* aspiré :

*EX : La page est **toute déchirée**. Ce sont de **toutes jeunes filles**. Sa peau est **toute hâlée**.*

2. Employé pour renforcer un nom, l'adverbe **tout** peut s'accorder avec ce nom selon les règles précédentes, ou bien rester invariable :

*EX : Il est **tout** douceur ou Il est **toute** douceur.*

tout autre

1. Lorsque **tout autre** signifie entièrement autre, **tout** reste invariable car c'est bien un adverbe qui modifie l'adjectif *autre* :

*Ex : C'est **tout autre chose**. (= c'est entièrement autre chose)*

2. **Mais** lorsque **tout autre** signifie n'importe quel autre, **tout** s'accorde avec le nom ou le groupe nominal qu'il détermine, car c'est alors un adjectif :

*Ex : Nous étudierons **toute autre proposition**. (= n'importe quelle autre proposition, toute proposition autre)*

tout à, tout de

Devant les prépositions **à** et **de**, on accorde ou non **tout** avec le nom ou le pronom féminin singulier :

*Ex : Elle est **tout à** ou **toute à** son affaire. **une cérémonie tout de** sobriété et d'émotion ou **toute de** sobriété et d'émotion*

- **En revanche**, **tout** est toujours invariable lorsque le pronom ou le nom (masculin ou féminin) est au pluriel :
- *Elles sont **tout à** leur affaire. **des discours tout de** sobriété et d'émotion*
- Avec un nom de couleur, **tout de** est invariable :

*Ex : Elles étaient **tout de noir** vêtues.*

Madame de Staël (1766-1817)

<https://www.stael.org/qui-est-germaine-de-stael/>

L'AUTRICE : Anne-Louise-Germaine Necker / Madame de Staël (1766.1817)

Germaine de Staël fut une femme de lettres féministe et abolitionniste sous la Révolution et l'Empire.

Anne-Louise-Germaine Necker, dite Madame de Staël, naît à Paris le 22 avril 1766. Issue de la bourgeoisie suisse romande, elle est la fille de Jacques Necker, banquier genevois richissime, et de Suzanne Necker, fille de pasteur d'ascendance plus modeste, qui évoluent dans une société parisienne marquée par l'esprit des Lumières. Riche de ce double héritage, Germaine de Staël grandit au carrefour de la littérature et de la politique et fréquente les esprits éclairés de son temps comme l'Abbé Raynal, habitués du salon littéraire de sa mère, aussi bien que des hommes d'Etat et des diplomates européens, quand son père devient ministre des finances de Louis XVI, en 1776.

Elle reçoit une éducation peu traditionnelle pour une jeune fille de cette époque, tournée vers les arts, les sciences et les langues, où l'écriture occupe une place importante et qui lui confèrent une érudition encyclopédique.

. À dix-neuf ans, obéissant au projet de ses parents, elle se marie avec le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède, de dix-sept ans son aîné, en 1786.

S'étant porté candidat alors qu'elle n'a que treize ans, il a su attendre, et leur mariage est célébré le 17 janvier 1786 dans la chapelle luthérienne de l'ambassade de Suède. Le soir de son mariage, en changeant de nom, elle décide d'utiliser son troisième prénom, devenant Germaine de Staël.

Ce mariage arrangé avec un homme de 17 ans son aîné n'est pas un mariage d'amour, pas même un mariage heureux, et la jeune femme cherche ailleurs un bonheur qu'elle n'a pas. Sa vie entière est d'ailleurs une quête perpétuelle d'un bonheur, qu'elle ne trouve guère. Son mari de noblesse immémoriale mais désargenté est parvenu à se faire nommer ambassadeur de Suède auprès de la cour de France, ce qui lui procure une pension confortable de 25 000 livres alors que sa femme lui apporte un dot de 25 000 livres. La fortune de son épouse permet au diplomate scandinave de mener un train de vie qui rehausse l'éclat de sa patrie aux yeux des Français.

À la suite de sa mère, elle ouvre un salon à l'hôtel de Suède, rue du Bac, en 1795, où elle reçoit les représentants d'une nouvelle génération professant les idées neuves qui sont proches des siennes, contemporains de la guerre d'indépendance en Amérique, qui y ont participé parfois d'ailleurs - La Fayette, Noailles, Clermont-Tonnerre, Condorcet, et les trois hommes qu'elle aime le plus à cette époque : Louis Marie de Narbonne-Lara, sa première grande passion, Mathieu de Montmorency, l'ami de toute sa vie, Talleyrand, le traître à l'amitié. Elle favorisera notamment le retour d'exil aux États-Unis d'Amérique

de ce dernier. Ils entretiendront une relation épistolaire fournie tout au long de leur vie.

La Révolution



Le 5 mai 1789, Germaine de Staël assiste à l'ouverture des États généraux à Versailles où elle rencontre le jeune Mathieu de Montmorency.

Voyant dans l'Angleterre la meilleure expression de la liberté, lectrice passionnée de Rousseau, marquée par les idées des Lumières, elle accueille favorablement la Révolution et, le 5 mai 1789, assiste à l'ouverture des États généraux. Son père doit démissionner en août 1790, contraint de laisser au Trésor royal deux millions de livres qu'il lui avait prêtés, et que sa fille s'efforcera en vain de réclamer toute sa vie. À partir de 1792, la situation devient difficile. Elle déploie une grande énergie dans les dernières semaines de la monarchie s'efforçant de sauver proches et amis. Soutenant l'idée d'une monarchie constitutionnelle, elle se coupe tant des partisans d'une République que des tenants de l'absolutisme, et doit s'exiler, en 1793, en Angleterre, où elle séjourne quelques mois avec les amis qui fréquentaient son salon. Sa vie est par la suite souvent marquée par l'exil.

En Suisse, elle s'éprend de François de Pange, qui a émigré dans des conditions difficiles et qui, devenu imprimeur pour survivre, publiera ses œuvres *La Paix* puis *Zulma*. Ami sincère, il se montrera un critique objectif et sévère. En revanche, nature délicate et droite, il ne répond pas aux sentiments passionnés de Germaine. Ayant appris que sa cousine Anne-Louise de Domangeville avait échappé de peu à la guillotine et avait été libérée après la chute de Robespierre, il retourne en France et l'épouse, au grand dam de Germaine. Lorsqu'il meurt, quelques mois plus tard, Anne-Louise de Domangeville se résout, pour faire face à ses créanciers, à convoler pour la troisième fois, suscitant les remarques amères de Germaine de Staël.

Revenue à son tour en France, Germaine publie, en septembre, des *Réflexions sur le procès de la Reine*, plaidoyer en faveur de Marie-Antoinette à l'adresse des autres femmes où elle dénonce les misères de la condition féminine. Désormais, elle fait publier elle-même ses œuvres littéraires, rejetant d'une part le merveilleux et l'allégorique des contes, et d'autre part le roman historique et le décor antique, mettant en scène, d'une manière moderne pour l'époque, les caractères et les conditions sociales de son temps.

Le Directoire et Napoléon

« Un seul homme de moins et le monde serait en repos. »

Elle est de retour en France pendant le Directoire, elle parvient à se mettre à dos aussi bien royalistes que jacobins, ces derniers dénonçant l'aide qu'elle apporte aux émigrés et les deux partis étant agacés par la prétention de Germaine et de Benjamin Constant de devenir les mentors de la vie politique parisienne. Lorsque le Directoire envisage d'envahir les cantons suisses, elle s'efforce d'en dissuader Bonaparte, par crainte que la France n'y abroge les droits féodaux dont jouit son père à Coppet.

Elle est fascinée par le jeune général, mais celui-ci répond par une grande froideur à ses avances. Le 3 janvier 1798, Talleyrand lui ménage une entrevue avec Bonaparte, en qui elle voit un libéral appelé à faire triompher le véritable idéal de la Révolution ; elle le rencontre plusieurs fois par la suite. Impressionnée, elle l'assaille de questions :

« — Général, quelle est pour vous la première des femmes ?

— Celle qui fait le plus d'enfants, Madame » lui aurait-il répondu.

C'est le début d'une longue animosité.

Madame de Staël achève de perdre ses illusions, après le coup d'État du 18 Brumaire et la promulgation de la Constitution de l'an VIII. Elle devient l'une des pierres angulaires de la résistance contre le régime de plus en plus dictatorial de Bonaparte. Victor Hugo cite Madame de Staël parmi les rares qui ne se sont pas agenouillés devant Napoléon. Beaucoup d'intellectuels doivent opter pour une vie dans la clandestinité, et c'est dans l'interdit qu'elle poursuit son œuvre de philosophie politique. Plutôt que de se réfugier dans le silence, elle publie les romans qui lui valent une grande célébrité, mais ne tardent pas à lui valoir un exil – de Paris d'abord, puis de France.

L'exil

En octobre 1803, Madame de Staël est chassée de Paris dont elle ne doit pas s'approcher de moins de « quarante lieues »¹⁸. Avec la publication de Delphine, roman où se mêlent les questions politiques et sociales de son temps, l'anglophilie de l'époque, la supériorité du protestantisme sur le catholicisme, le divorce, qui dénonce ouvertement la régression à tous points de vue de la condition féminine, malgré la Révolution, les malheurs auxquels leur position dans la famille patriarcale condamne les femmes. Cela n'est évidemment pas pour plaire à Napoléon, devenu empereur, à qui on doit un Code civil français qui fait perdre aux femmes certains acquis de la Révolution qu'elles vont mettre plus d'un siècle à recouvrer.

Cela lui vaut, en revanche, un immense succès dans toute l'Europe — également des critiques, virulentes, attisées par l'hostilité de l'Empereur à son encontre.

Veuve en 1802, elle entretient une longue relation avec Benjamin Constant, rencontré en 1794, qui l'accompagne dans son exil. Vaudois comme elle, il est en définitive issu de la même région et protestant comme elle, mais il aime vivre seulement à Paris. Il ne parvient à se fixer ni auprès d'elle ni ailleurs. Cette liaison, longue et orageuse, est l'une des plus surprenantes qu'ait laissées l'histoire du monde littéraire. « Je n'avais rien vu

de pareil au monde » écrit-il, « J'en devins passionnément amoureux ». Mais la volonté de tout régenter de Madame de Staël, et les tromperies de Benjamin Constant, font qu'ils se séparent après une demande en mariage que Madame de Staël refuse. von Goethe.

De la fin de l'année 1803 au printemps 1804, Madame de Staël fait avec Benjamin Constant un voyage de plusieurs mois en Allemagne, où elle est reçue dans les cours princières comme un chef d'État. Sur le chemin de l'exil, elle s'arrête plus d'une semaine à Metz, pour y rencontrer Charles de Villers avec qui elle entretenait une importante correspondance, et qui se rendait à Paris. Elle a appris l'allemand auprès du précepteur de ses enfants, ce qui est une curiosité originale à l'époque alors que la plupart de ses contemporains tiennent les États allemands pour des nations arriérées. Elle rencontre Schiller, Goethe et, de façon générale, la majeure partie de l'intelligentsia allemande. Elle y découvre une littérature inconnue en France, qu'elle révèle aux Français dans son ouvrage De l'Allemagne, où elle dépeint une Allemagne sentimentale et candide, image qui eut une grande influence sur le regard que les Français ont porté sur ce pays durant tout le XIX^e siècle. Elle entreprend également un voyage en Italie à la fin de la même année : il faut, dit-elle, avoir « l'esprit européen » ; elle ne cessera, de sa vie, de défendre cette position.

Benjamin Constant s'éprend de Juliette Récamier, dans une passion malheureuse. Son ancienne amante écrit de lui : « Un homme qui n'aime que l'impossible ».



Le château de Coppet.

En 1805, de retour au château de Coppet, le seul endroit où elle peut vivre dans l'Europe napoléonienne, elle y commence Corinne ou l'Italie, roman dans lequel l'héroïne, à la recherche de son indépendance, meurt de cette recherche. Elle s'inspire du défunt François de Pange pour créer le personnage d'Oswald. En ce lieu, elle reçoit également nombre de personnalités et d'intellectuels européens gravitant autour du Groupe de Coppet.



Germaine de Staël en Corinne (1807), [Firmin Massot](#), huile sur bois, 61 x 52 cm - Collection du château de Coppet (Suisse).

Elle se remarie, en 1811, avec Albert de Rocca, jeune officier d'origine suisse, de 22 ans son cadet, dont elle a un fils.

À la parution de De l'Allemagne, en 1810, où elle appelle explicitement à l'unité allemande, l'ouvrage est immédiatement saisi et mis au pilon sur ordre de Napoléon. Cela marque pour Madame de Staël le début des années d'exil.

Le 5 octobre 1810, le ministre de la Police, Savary, duc de Rovigo, lui envoie un courrier : « *Votre dernier ouvrage n'est point français. Il m'a paru que l'air de ce pays-ci ne vous convenait point, et nous n'en sommes pas encore réduits à chercher des modèles dans les peuples que vous admirez.* » L'assignant à résidence dans son château de Coppet, l'Empereur la fait espionner sans trêve, lui interdisant toute publication et punissant d'exil toutes les personnes ayant souhaité adoucir ses souffrances en lui rendant visite, parmi lesquelles Juliette Récamier.

En mai 1812, elle quitte Coppet avec ses deux enfants et son époux, Albert de Rocca. Espérant rallier l'Angleterre, elle est contrainte de passer par la Russie et séjourne à Saint-Pétersbourg. Là, elle prend des notes pour le futur De la Russie et des royaumes du Nord — les futures Dix années d'exil.

Elle rencontre aussi à Saint-Pétersbourg le baron vom Stein, fervent opposant de Napoléon. Elle parvient enfin à se réfugier à Stockholm, auprès de Bernadotte, devenu prince héritier du trône de Suède, où elle devient l'inspiratrice d'une alliance anti-napoléonienne, acquérant ainsi une stature politique plus marquée. Elle se rend en Angleterre en 1813, et rencontre à Londres le futur Louis XVIII, en qui elle souhaite voir un souverain capable de réaliser la monarchie constitutionnelle.

Retour à Paris

Elle rentre en France **au printemps 1814**, après avoir publié outre-Manche Sapho, où reparaît le thème de la femme géniale et incomprise qui finit par mourir de douleur et d'amour, ainsi que ses Réflexions sur le suicide.

De retour à Paris, Germaine de Staël reçoit rois, ministres et généraux.

Madame de Staël se démarque par une réelle ambition politique ; combative et passée à l'opposition, elle est une propagandiste très active. Durant le premier exil de Napoléon, bien qu'alliée avec circonspection aux Bourbons, elle fait prévenir l'empereur d'une tentative d'assassinat, et celui-ci, pour la rallier à sa cause, lui fait promettre le remboursement d'une somme jadis prêtée par son père au trésor.

Cette thèse est vue différemment par l'historien **Jean Tulard**. En effet Madame de Staël aurait offert ses services à l'Empereur en échange de deux millions de francs. Elle était disposée à lui offrir sa plume et ses principes. Napoléon répondit qu'il n'était pas assez riche pour les payer tout ce prix.

Elle visite Joséphine, très malade, au château de Malmaison pour lui demander ce qu'a été sa vie avec l'empereur.

Affligée, depuis quelque temps, d'un gonflement œdémateux des jambes, elle consulte, à son retour à Paris, le D^r Portal, son médecin depuis l'enfance, ainsi que celui de son père. Celui-ci constate, outre l'aggravation de l'œdème, que son teint, naturellement sombre, est devenu encore plus sombre, que ses yeux ont même pris une couleur jaune et que sa digestion était douloureuse.

Éprouvant une grande agitation et un manque de sommeil, elle avait longtemps été incapable de les soulager sans l'aide d'un ou plusieurs grains d'opium, qu'elle prenait tous les soirs. L'ennui qui la consumait en Suisse l'a amenée à trop user de l'opium, qui soutenait son génie, mais dont elle a fini par devenir dépendante.

Elle succombe, le **14 juillet 1817**, à une hémorragie cérébrale, s'écroulant dans les bras de son gendre Victor de Broglie.

On lui prête ce mot que lui aurait inspiré la vue du vignoble de Coppet : « Je préfère le vin d'ici à l'eau de là ».

Elle est inhumée conformément à ses vœux auprès de ses parents dans la chapelle funéraire qu'avait fait édifier sa mère, fille d'un pasteur vaudois, en 1793-1794 (architecte Jean-Pierre Noblet, marbrier Jean-François Doret) à peu de distance du château de Coppet.

La postérité

L'histoire littéraire laisse d'elle l'image d'une femme curieuse de tout, à la conversation brillante et aux écrits avant-gardistes. Car Germaine de Staël est une pionnière dans bien des domaines, ayant touché dans ses écrits tant à l'histoire qu'à la théorie littéraire, en passant par le roman. Si on lui doit notamment (ainsi qu'à Chateaubriand) l'introduction du romantisme en littérature française, c'est également elle qui popularise en France le terme de « romantisme », introduit par Pierre Le Tourneur, et celui de « littérature », qui se substitue dès lors à celui de « belles-lettres », achevant de consacrer l'émancipation de la littérature vis-à-vis des sciences normatives notamment.

Dans ses romans, elle présente les femmes comme les victimes des contraintes sociales les empêchant d'affirmer leur personnalité, et ne pouvant vivre de leur talent qu'au prix de la renonciation à l'amour. Elle revendique le droit au bonheur pour toutes, et pour elle-même. Cette revendication de droit au bonheur (qui se confondait avec le droit d'aimer) sera reprise, bien que sous des modalités différentes, par **George Sand**. Égérie, par sa place centrale dans le Groupe de Coppet, d'un cosmopolitisme en avance sur son temps, Germaine de Staël est une femme moderne dans une Europe qu'elle parcourt en tous sens et décrit abondamment.

Nicolas de Staël (prononcé [stal]), baron Nikolai Vladimirovitch Staël von Holstein (en russe : Николай Владимирович Шталь фон Гольштейн), né le 23 décembre 1913 (5 janvier 1914 dans le calendrier grégorien) à Saint-Petersbourg et mort le 16 mars 1955 à Antibes, est un peintre français originaire de Russie, issu d'une branche cadette de la famille Staël von Holstein.